Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 50

Artikel: Un accident
Autor: C.P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217632

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

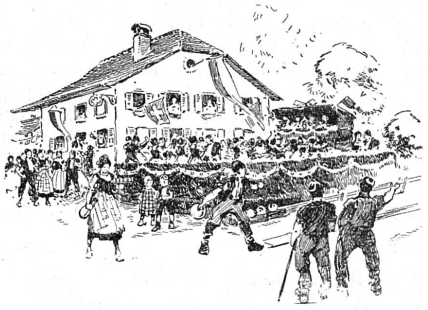
man. Ne son don z'ur no z'aguelhi dévan la vilhia Pousta, po véré ça leinterna magique.

Tôt mon tieu de bon Vaudoi s'e gonclîâve d'orgouet en veyint quemeint lou Suissés l'âvon bien œuvrâ. J'étaivé le premi à criya « bravo » et assebin à recaffâ quan lou demi-cantons atiusâvon 66 u bin 58 « oui ». Ié itâ lo premî à bailli lo ton po tzanta : « Vaudoî, un nouveau jour se lève ». Et voliavé tracî apré la parardo, mâ la fenna n'a pas voliu, l'avai i pia n'a frai de lo metzaufe ! Ma faî, i iétaive tan bouen ése que ié menâ tôt mon monde i Messadézi, pô leu payî n'a botolhie dé Dézaley ! (cein m'a cota n'a pîcé). Et n'ein risquô de manquâ lo train ; no z'a falli tracî quemein di z'einludzo tôt ein-bâ le Petit-Chêne, et no z'einfatâ dedein lo wagon, à la derraire menute. Et on prussien dé contrôleu (pa di wagons-lits) m'a fé payî finquanta ceintimo d'ameinda pô cein que n'avaivé pa z'u le tein dé preindre mon beliet. *E. R.*

Un accident. — Un ouvrier couvreur réparant la toiture d'une maison de la rue du Pré, s'est laissé choir sur le pavé. Heureusement, il a rebondi sur une tente de magasin et est arrivé sain et sauf sur ses jambes. Un ami, qui le rencontre, lui dit :

— Quelle impression as-tu ressenti quand tu es tombé ?

— Eh bien, je me suis dit comme çà rapidement... c'est dommage qu'il n'y ait pas une pinte sur la route ! **C. P.**



LA BENICHON

L'année de travail de l'agriculteur est longue et pénible ; qui plus que lui doit soutenir, dans la véritable acception du mot, la lutte pour l'existence ? Il a la charge d'entretenir, non seulement sa propre personne, mais de pourvoir à la subsistance de tous.

Que deviendrions-nous, citadins, sans l'agriculture ? Les usines peuvent chômer, les fabriques peuvent interrompre leur production ; sont-ce des maux comparables à ceux qui nous frapperaient tous, si l'agriculture allait cesser, même momentanément, de nous fournir les produits indispensables à notre alimentation ?

Aussi devons-nous respect, égard et reconnaissance à l'agriculteur dont le travail lent et patient, traversé le plus souvent par mille épreuves, dure toute l'année sans interruption.

Avec l'automne, les labours et les semailles. Puis l'hiver, pendant que la nature se repose, les travaux domestiques le réclament ; il faut profiter de la saison froide pour couper et conduire le bois au travers de chemins qui sont accessibles seulement par le gel et la neige. Le printemps, nouveaux labours, charrois d'engrais, nouvelles semailles ; l'époque des foins est bientôt arrivée avec ses longues et pénibles journées. Avant l'aurore, le faucheur est levé et au moment de prendre un repos mérité, combien de fois ne doit-il pas repartir le soir à la hâte soustraire à la pluie et à l'orage la coupe du matin ? Puis viennent les moissons, mêmes travaux, mêmes peines.

La récompense est enfin arrivée. La récolte de l'année est à l'abri, les soliveaux sont garnis et l'agriculteur ainsi que tout son entourage sentent le besoin impérieux de repos et d'un peu de distraction.

Et n'en a-t-il pas été en tous les temps et en tous les siècles de même ! Faut-il remonter le cours de l'histoire et montrer les peuples laboureurs se livrant à des fêtes après la moisson ? Les Israélites, pendant et après leur exode célébraient la fin de la moisson par des réjouissances spéciales. Les Romains et les Germains avaient aussi leurs fêtes agricoles ; l'agriculture et ses dérivés, les moissons, la vigne, etc., étaient symbolisées par des dieux et des déesses. Les Nègres, oui, les Nègres même, se livrent à des réjouissances après les récoltes du coton et de la canne à sucre.

Dans le canton de Fribourg, arrivés à ces jours de repos de l'automne, vieux et jeunes s'écrient depuis des siècles :

Dansons, rions, chantons,
Voici la Bénichon.

Quel plaisir simple, rustique et moral que celui de la danse, telle qu'elle est pratiquée dans nos campagnes et nos villes agricoles ! Un pont de planches est dressé sur la place publique et les offices terminés, la jeunesse, sous le regard des parents, au vu et au su de tout le monde, trouve dans cet aimable plaisir quelques compensations aux labeurs de l'année.

Oui, dans le bon temps, les prêtres favorisaient ces réjouissances agricoles et les honoraient même de leur présence, et le poète qui a chanté nos fêtes de l'agriculture a consacré ces jolis vers au pasteur de la paroisse :

Et le vieux curé débonnaire
Appuyé sur son bâton,
Fermait un instant son bréviaire
Pour voir un pas de rigodon.

Dans le canton de Fribourg, c'est bien Estavayer, la ville agricole par excellence, qui célèbre avec le plus de gaîté et d'entrain la bénichon. Chacun s'y prépare fort longtemps à l'avance ; il n'y a pas de ménage si besoigneux qui n'ait mis quelque argent de côté pour avoir aussi sa part des réjouissances.

C'est le jour où les maîtres donnent les gratifications à leurs domestiques ; c'est le jour des visites, car parents et amis du dehors sont invités ; c'est en même temps une fête populaire et une fête de famille.

Promenez-vous le samedi, veille de la bénichon, dans les rues d'Estavayer ; vous y verrez les figures affairées des ménagères allant surveiller les apprêts du célèbre gâteau de bénichon dont la bonne odeur remplit les rues et qui se trouvera le lendemain sur toutes les tables sans exception.

Le dimanche, à l'issue de l'office, la jeunesse va faire, accompagnée de la musique de danse, la tournée des autorités et offrir le vin d'honneur sur le plateau où le magistrat mettra la pièce blanche destinée à couvrir les frais de fête. L'après-midi, selon l'usage antique, l'horloger de ville complaisant, saura en trente minutes faire sonner 1 heure et 2 ½ heures ; de telle façon, les vêpres seront avancées et la danse pourra commencer d'autant plus tôt. A la foule de la ville vient bientôt se joindre la foule des campagnes environnantes. C'est le jour où tous les aubergistes et pintiers, sans exception, ont chemise blanche et gai visage.

La danse est commencée ; tout à coup, nouvel envahissement de la ville et cohue sur les ponts ; ce sont les bons voisins de Neuchâtel qui, de fondation, viennent trouver les Staviacois ; outre le service ordinaire de navigation, un bateau spécial en amène la grande partie.

Et dans cette petite ville si calme, si monotone d'ordinaire, quelle joyeuse animation !

Le soir est venu ; les bateaux et les trains emportent trop tôt, hélas, les amis de Neuchâtel et de Vaud. Maintenant, c'est la population d'Estavayer qui va se retrouver sur le pont de danse. Les jours de bénichon sont des jours de trève ; politique, rancunes et inimitiés, tout est oublié et vous voyez libertards, radicaux et publicards des deux sexes, buvant et dansant dans la plus franche intimité.

Sur le pont de bénichon,
Tout le monde y danse...

S'il y a trève de partis, il y a aussi suppression de castes et à part quelque fière donzelle, la population entière et à la danse ; la soie et la milaine, la redingote et le veston tournoient dans un accord parfait.

Et il n'y a pas que les danseuses et danseurs qui se réjouissent. Croyez-vous que ces têtes curieuses qui entourent les ponts et garnissent les fenêtres avoisinantes ne s'amusent pas aussi. Les mamans et les papas sont là contemplant leurs enfants ; cette fête rappelle leur jeunesse et évoque le souvenir des joies passées qu'ils revivent dans leurs enfants.

Encore une valse, la dernière ; l'heure s'avance et le jour principal de la bénichon est terminé.

Cette courte description de la bénichon d'Estavayer peut s'appliquer aussi exactement aux bénichons de tous les grands villages du canton de Fribourg.

Les scies. — Deux campagnards se rencontrent :

— Aloo, Louis, tu as fait une riche emplette; tu as acheté, à ce qu'on dit, de ces nouvelles scies circulaires qui font tant de bruit en ce moment.

— Holà oui, et j'en suis très content.

— Eh bien, moi, je n'ai pas besoin d'en acheter; j'en ai trois à la maison. Il y a d'abord ma femme, qui est comme qui dirait la moins aiguë; puis, la grand-mère qui est une scie moyenne, et ma belle-mère qui est alors une scie circulaire à répétition; heureusement, je n'ai pas d'aiguisage à payer comme pour les tiennes. C'est évidemment un avantage ! **C. P.**

Mlle ADRIENNE, EX-INSTITUTRICE

Vous ne connaissez pas Mlle Adrienne ! C'est vraiment dommage. Néanmoins, je suis certain que si vous cherchez un tantinet autour de vous, sa silhouette vous apparaîtrait incontinent. Elle n'est plus jeune : la cinquantaine ; elle n'est plus jolie, peut-être l'a-t-elle été ; elle est célibataire.

Mlle Adrienne n'a pas le cœur endurci. Son long séjour chez les princes Parachutzky a même suscité en elle des sentiments affectueux pour la jeunesse. Elle aime à vivre avec des enfants, elle prend plaisir à les promener, elle s'intéresse à leurs progrès, peut-être même les affectionne-t-elle. Mais tout cela est « à sa façon ». L'ex-institutrice des princes Parachutzky est restée pédagogue et ses amitiés s'en ressentent. Dans un but fort contestable d'utilité humanitaire, Mlle Adrienne a inventé tout un système complet d'éducation. Ne pouvant obliger ses élèves occasionnels à s'asseoir sur des bancs d'école, elle multiplie ses moyens d'*instruire en amusant*. Elle adore les « leçons de choses », et saisit toutes les occasions d'enseigner. Très « posée » en sa robe noire, très docte derrière ses lunettes, elle s'écoute parler, articule nettement et correctement ses phrases et corrige, à propos et hors de propos, ses auditeurs. C'est l'éternel : « ne dites pas mais dites » d'un critique récemment décédé, qui criait : « Parlons français ».

L'été dernier, j'eus l'honneur de rencontrer Mlle Adrienne dans une ménagerie qu'elle visitait avec quelques enfants, de 12 à 14 ans. Ces petits admiraient tigres et lions, riaient des grimaces des singes, s'amusaient de l'éléphant et eurent, assurément, passé la plus délicieuse des heures, si Mlle Adrienne n'eût cru indispensable d'étaler ses connaissances scientifiques et de mettre en pratique son abominable système.

— Voici, disait-elle, un plantigrade — c'était, en effet, un ours — classe des mammifères, famille des carnassiers. Les animaux de cette tribu marchent sur la plante des pieds, ce qui fait que, chez eux, cette partie est complètement privée se poils... Voyez plutôt !

Mais le bon Moutz n'était pas disposé à montrer « cette partie complètement privée de poils », et les petits ne purent constater ce fait singulier. Mlle Adrienne ne se découragea pas.

— Premier genre, l'ours !... fit-elle en désignant le gaillard du bout de son parapluie.

Moutz grogna, peu satisfait, sans doute, d'être montré au doigt.

— Caractères, disait encore Mlle Adrienne, six incisives à chaque mâchoire, dont les quatre...

Mais je n'en pus supporter davantage et je m'enfouis, plaignant du fond du cœur la pauvre